

mère et de ces deux tantes dont Léon ne lui a jamais parlé. Grâce à quelques archivistes et à la rencontre d'un témoin capital, l'ancienne gouvernante, il peut enfin écrire l'histoire tragique et si obstinément tue de ces trois femmes réduites à la misère et au désespoir : l'aînée des sœurs est morte de maladie au ghetto de Lodz dès l'hiver 1939, la mère et la sœur cadette ont été gazées à Chelmno en 1942. Ces mortes sans sépulture, c'est au cinéaste qu'il incombe de les honorer et de les apaiser, en inscrivant leur nom sur la tombe de son père, et surtout en réalisant ce film. Mais une fois que ces fantômes ont reçu leur dû, les vivants réclament encore le leur : pour Pascal Kané il s'agit, par delà la mort, de faire la paix avec son propre père. Il cherche et trouve les indices montrant qu'en dépit des apparences, Léon, fils et frère indigne, n'avait rien oublié. Il y avait ces lettres précieusement conservées dans son coffre-fort, cette unique photo de sa mère qu'il a fait placer dans son cercueil. Il reste encore bien en évidence, accrochée au mur de sa chambre, la reproduction d'un tableau de Vinci qu'il a eu toute sa vie sous les yeux : la Vierge, l'Enfant avec Sainte-Anne. Pascal Kané reconnaît dans la figure d'Anne, en retrait et comme retranchée du monde des vivants, celle de sa grand-mère et trouve dans l'agneau un fil qui mène à Pascal. Un film qui répond à une telle nécessité personnelle se passe aisément de fioritures. *La Théorie du fantôme* s'impose comme une évidence. La seule coquetterie qu'on puisse regretter est la présence un peu envahissante de l'interprète franco-polonaise interprétée par Eve Cupial.

A. B.

Un passeport hongrois

Réalisation : Sandra Kogut. Production : Zeugma Films, Arte France, RTBF, Cobra Films, Hunnia Filmstudio, 2001. Distribution : Zeugma Films. Vidéo, couleur, 71 min. Sous-titré en français

Au début, Sandra Kogut appelle l'ambassade de Hongrie : « Quelqu'un qui a un grand-père hongrois peut-il obtenir un passeport hongrois ? » - En principe, oui, répond une voix embarrassée, mais pourquoi voulez-vous devenir hongroise ? » Le film ne répond pas au « pourquoi » mais il s'attache

avec obstination et humour au « comment ». En affrontant la bureaucratie hongroise d'aujourd'hui, certes souriante et bien élevée mais rien moins que bienveillante, la cinéaste revisite un bout de sa propre histoire. Grâce aux récits de sa grand-mère et aux paperasses réclamées par l'administration, elle remonte celle de ses grands-parents qui, en 1937, quittèrent définitivement la Hongrie et, par une série de hasards heureux, furent autorisés à débarquer au Brésil.

Brésilienne installée en France depuis dix ans, Sandra Kogut raconte des histoires de passeport comme il en court chez tous les exilés du monde et plus particulièrement dans les familles juives. On vous demande des papiers et encore des papiers ; on change de patronyme plus souvent qu'on ne voudrait ; on croise des fonctionnaires bornés ou corrompus, hostiles ou compréhensifs ; on est sauvé par un numéro griffonné sur un bout de papier ou un billet de banque glissé à la bonne porte. Il faut avoir été apatride, persécuté ou exilé pour savoir ce qu'un passeport peut représenter.

Cinéaste réputée pour ses recherches dans l'art vidéo (*Parabolic people*, 1991), Sandra Kogut donne avec *Un passeport hongrois* un film apparemment linéaire qui suit le fil chronologique de ses démarches administratives sur près de deux ans. Il brille pourtant par un art singulier d'enchevêtrer les récits des différents bords de la famille, ceux de la grand-mère résidant au Brésil et avec ceux de la parentèle pittoresque qu'elle se découvre à Budapest. A l'enchevêtrement des récits s'ajoute celui des langues : la bande-son commencée en français enchaîne le portugais, le hongrois, l'anglais avec un détour étymologique par l'hébreu.

Le film ne cède pas au simplisme : la Hongrie de 2001 n'a rien à voir avec celle de l'amiral Horthy et ce passeport hongrois sollicité avant tant d'obstination n'est pas un sauf-conduit pour échapper à une déportation et une mort certaines. Pourquoi Sandra Kogut le demande-t-elle, elle qui ne parle pas hongrois et ne sait rien de la Hongrie d'aujourd'hui ? Par défi ? Par jeu ? Pour devenir une citoyenne du « Premier monde » lorsque la Hongrie aura rejoint l'Europe communautaire, comme l'imagine sa grand-mère brésilienne ? Ou, plus vraisemblablement, pour réclamer la réparation d'une injustice. Peu enclins au repentir, les fonctionnaires hongrois ne le soupçonnent même pas. Mais, de cela, le film a la pudeur de ne pas parler.

A. B.